



En un dialogue se cimente la relation d'un lecteur à son livre ; un dialogue comme celui du jeune Mehdi Charef avec sa grand-mère, dans le reg aride de leur région d'Algérie : elle répond aux interrogations de ce petit fils trop bavard et explique le sens des lignes tatouées sur son visage de rides sèches. Elle ne voulait pas d'encre, lui confie-t-elle, ce sont des hommes qui ont enfoncé l'aiguille « *sur la cime lumineuse de son corps* ». Il a fallu qu'un jour ses tatouages l'apprivoisent, elle, Hanna : « *C'est par l'ouverture de cette figure, le losange, que l'enfant se fait, que l'enfant naît [...]. Ce losange est un bouclier* », révèle-t-elle au petit. Ce souvenir, le narrateur, âgé de 10 ans, se le remémore au milieu du bidonville où il est installé depuis peu, venu retrouver la France et son père qu'il ne connaît pas — une main dans celle de sa mère, l'autre tenant ses

frères. Quitter leurs montagnes pour vivre entre quelques planches de tôles sur la terre molle et humide du colon qu'on leur avait appris à fuir ou à combattre. On est en 1962, on est à Nanterre, on est en hiver : des milliers d'Algériens débarquent pour construire à bas coûts le pays français, logés sans décence. L'exil d'une génération se raconte, comme un couteau dans l'enfance, dans une langue lucide et pudique : celle d'un taiseux, d'un observateur de ces adultes déracinés, sentant en lui la colère prendre forme pierre à pierre en saisissant les sacrifices des siens, en même temps que s'impose une attirance vive pour les mots et les livres. L'enfant du bidonville, qu'un professeur soucieux destinait à l'usine, deviendra ouvrier, écrivain puis réalisateur. [M.M.]